



HAL
open science

Les personnages juifs du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”

Dominique Triaire

► **To cite this version:**

Dominique Triaire. Les personnages juifs du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”. Émilie Klene. Jean Potocki à nouveau, 356, RODOPI, pp.185-194, 2010, Faux titre, 978-90-420-3162-3. hal-01077459

HAL Id: hal-01077459

<https://hal.science/hal-01077459>

Submitted on 30 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les personnages juifs du *Manuscrit trouvé à Saragosse*

DOMINIQUE TRIAIRE

« C'est avec lui que nous avons arrangé toutes les circonstances de votre arrivée » (1810, p. 823). Ainsi s'exprime le scheik des Gomelez à la soixantième Journée ; il s'adresse à Alphonse Van Worden, « lui » désignant le cabaliste. Cette courte phrase transforme rétrospectivement tout le roman, l'installe dans une irréductible distance, fait de l'errance bohémienne une vaste mise en scène. À une différence près, et majeure : au théâtre, le spectateur sait que ce qu'il voit est illusion, alors que dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, Alphonse et, avec lui, le lecteur oscillent entre doute et conviction : ce que l'on me dit, ce que je vois est vrai, ou bien l'on se plaît à me tromper. Deux remarques : le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est bien une œuvre de fiction (même si Potocki y mêle des personnes et des faits réels), mais cette fiction, au lieu de renvoyer à un monde réel qu'elle chercherait à reproduire, renvoie à une autre fiction ; et si moins par moins égal plus, fiction par fiction ne vaudrait-il pas réalité ? Autre remarque : l'hésitation d'Alphonse est nécessaire¹, sans laquelle l'aveu final du scheik n'aurait pas été crédible, mais inutile et artificiel.

À partir du moment où le complot² est avéré (même tardivement), il convient de distinguer entre ceux qui y participent et les autres. Alphonse et Velasquez, tous deux héritiers des Gomelez, tous deux catholiques, non seulement ne savent rien, mais sont les cibles du stratagème. Seul de son espèce, Torres Rovellas ignore le complot sans en être la dupe. En face, le couple organisateur : le scheik et le cabaliste. À ce couple obéissent les acteurs-conteurs : Pascheco, Zoto, Avadoro. Revenons à la question de la vérité ou de l'adéquation au réel : sera réputée fausse l'histoire, comme celle de Pascheco, censée mettre Van Worden à l'épreuve. Le critère de validité n'est plus alors l'authenticité des événements racontés par Pascheco, mais leur capacité à ébranler le

¹ Plutôt que l'hésitation fantastique de Todorov entre l'étrange et le merveilleux.

² Le mot est prononcé une fois par Alphonse (1804, p. 598). Il ne reparaitra pas en 1810.

jeune capitaine. À l'opposé, l'auditeur (ou le lecteur) peut ajouter foi aux Histoires de Zoto, d'Avadoro, du scheik ou de Mamoun, les deux premières servant à retenir Alphonse dans la Sierra Morena (même fonction que dans *Les Mille et une nuits*), les deux dernières à expliquer cette rétention. Il peut même ajouter foi au rôle de l'ermite endossé par le scheik : quel crédit Alphonse aurait-il donné aux propos d'un mahométan surgi on ne sait d'où, au milieu de la Sierra Morena ? Sous la bure d'un ermite chrétien, il peut déployer ses lacs autour du jeune homme, présenter Pascheco, accueillir le cabaliste etc. Pour celui-ci, les choses sont plus complexes : dès qu'il engage son histoire, se pose la question (rétrospective, puisque tout ne sera révélé qu'à la soixantième Journée) de la fonction : dit-il la vérité comme Alphonse, Avadoro, Velasquez... ou soumet-il son auditeur à une épreuve ? Point n'est besoin de chercher longtemps : l'Histoire du cabaliste fait partie des « circonstances » arrangées pour le capitaine des gardes wallonnes et ne trouve pas d'autre justification a posteriori. Uzeda veut évaluer la fidélité d'Alphonse à sa parole en essayant de lui faire prononcer le nom de ses cousines, ce qui ne signifie pas que son histoire soit entièrement fausse (comme on peut le penser pour celles de Pascheco, de Trivulce de Ravenne ou de Landulphe de Ferrare). Il y mêle en effet des éléments de vérité que son auditeur pourra constater : il est bien fils de Mamoun, il habite un proche château, il est de religion juive. Au-delà, le partage devient plus incertain : est-il vraiment cabaliste ? Rebecca est-elle bien sa sœur ?...

La question de la vérité du discours d'Uzeda est centrale, car il conditionne celui du juif errant ; de la vérité de l'un dépendra celle de l'autre. Si Uzeda est un comédien, Assuérus aussi. Il faut reprendre à son apparition, au début, là où tout se joue, où brille furtivement la vérité avant d'être masquée par les arabesques narratives. Toute l'histoire du cabaliste s'articule sur sa rencontre avec Alphonse dans le gibet ; or cette rencontre n'est pas fortuite comme il veut le faire accroire au jeune Wallon, mais découle d'une démarche savamment calculée : ce n'est pas parce qu'il vient de vivre des aventures étonnantes, dont il fera le récit à la Journée suivante, que le cabaliste se retrouve sous les pendus, mais parce qu'il veut éprouver Alphonse. À cet égard, l'évolution de la version de 1804 à celle de 1810 est instructive : afin que l'apparition d'Uzeda soit recevable, que la ficelle ne soit pas trop grosse, qu'Alphonse (et le lecteur) ne fronse pas le sourcil, il est introduit en 1810 par tout un appareil impliquant le juif errant (p. 170). Lors

de la première lecture, nous nous efforcerons donc de croire à son histoire, à ses épouses, à ses simagrées cabalistiques. Le coup de génie de Potocki est de jouer sur la mémoire ou plutôt les failles de la mémoire du lecteur : convaincu tant bien que mal de la vérité de l'histoire, il apprendra plus tard, beaucoup plus tard que le cabaliste est un habile manipulateur³, et ne reviendra pas sur son histoire qui restera dans son esprit comme un récit de vérité, renforcé par les éléments réels dont j'ai parlé. Si donc Uzeda n'est qu'un conteur, comme Pascheco, il ruine l'Histoire du juif errant⁴. Soulignons cette évolution qui confirmera notre propos : dans la version de 1794, l'Histoire du juif errant est fortement liée à des personnages et des événements authentiques ; il était alors difficile de la faire passer pour un simple récit d'épreuve, elle sera donc amputée de son tiers final dans la version suivante, avant de disparaître totalement dans la dernière version. Peut-être est-ce précisément parce qu'il sonnait faux, que l'auteur ne parvenait pas à choisir entre histoire et épreuve (ou à les concilier) qu'il a supprimé le personnage.

Comme rien n'est simple dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, il est deux autres récits directement liés à Uzeda, deux récits portés par deux autres juifs : Rébecca et Mamoun. Le discours de Rébecca est profondément troublant. En l'écoutant la première fois, elle est la sœur du cabaliste, doit épouser les Gémeaux, y renonce, projette d'épouser un musulman et finit par épouser un catholique, Velasquez. Démarche déjà passablement sinieuse, mais le comble est atteint quand le scheik révèle que Rébecca est sa fille et la petite-fille d'Avadoro et de la duchesse d'Avila. Uzeda connaissait-il la véritable identité de sa « sœur » ? Elle-même ne semble pas en être informée et paraît sincère dans sa foi (elle se vit dans la lignée de la Rébecca de la Bible⁵), dans ses hésitations, dans ses relations avec Velasquez ; mais si elle est sincère, elle garantit l'histoire de son « frère » (qui redevient vraie), les études cabalistiques, les projets de mariage formés par Mamoun pour elle... ce qui oblige à admettre que le scheik aurait laissé à un juif le

³ Dans des lignes autographes (alors que le décaméron est de la main d'un copiste), il est qualifié de « prétendu cabaliste » (1810, p. 473).

⁴ La vérité du discours d'Assuérus est si fort contestable que Chojecki n'a pas hésité, dans sa traduction « aménagée », à en faire un vieux Bohémien.

⁵ 1804, p. 266 ; 1810, p. 256.

soin de marier sa fille ! Mamoun reconnaît d'ailleurs qu'elle « doit irrévocablement devenir musulmane » (1810, p. 781⁶).

Le personnage de Mamoun pose moins de questions ; il est entendu qu'en tant que personnage secondaire, *i. e.* sujet d'un discours extérieur, celui du scheik, il n'est plus soumis à la même exigence de vérité. Il ramène pourtant le groupe des juifs vers l'histoire et le réel en greffant sa généalogie sur la Bible. Mais Mamoun, lui aussi, est marqué non du tau de l'immortalité, mais du sceau de l'ambiguïté et il est imprimé en son identité la plus intime : le nom. Car Mamoun non seulement est un nom arabe et musulman⁷, mais ce nom était celui du calife abbasside (786-833), fils d'Haroun-al-Raschid, le héros des *Mille et une nuits*.

Reprenons à présent la séparation évoquée plus haut entre ceux qui savent (le couple organisateur et ses acolytes, Pascheco, Zoto, Avadoro) et les autres. Quel que soit leur niveau de discours, tous les récits peuvent être classés en :

- récits d'épreuve : Pascheco, Trivulce de Ravenne, Landulphe de Ferrare, Thibaud de La Jacquièrre, Ménipe de Lycie, Athénagore⁸,
- récits d'information : Histoire du château de Cassar-Gomelez, Alphonse Van Worden, Torres Rovellas⁹, Velasquez, le scheik des Gomelez, Histoire de la maison d'Uzeda,
- récits de dilution : Zoto, Avadoro.

L'Histoire du cabaliste compte parmi les récits d'épreuve et emporte avec elle celles de Rébecca et d'Assuérus ; aucune n'est plus vraie que l'autre, mais nous ne le saurons qu'à la fin (en sera-t-on vraiment convaincu ?). Ajoutons que l'Histoire du cabaliste, fait unique dans la genèse du roman, est reprise mot pour mot de la version de 1804 dans celle de 1810, ce qui signifie non seulement que Potocki y

⁶ Dans son article « Jean Potocki et l'étymologie », in : *Jean Potocki ou le Dédale des Lumières*, ouvrage collectif préparé par François Rosset et Dominique Triaire, Montpellier, PULM, 2010, Sydney Aufrère remarque judicieusement que parmi les langues apprises par le frère et la sœur, ne figure pas l'arabe.

⁷ Mamoun est écrit deux fois Mamon (voir Matthieu, 6.24) dans les épreuves de 1805 : rien n'est décidément simple chez Potocki.

⁸ Notons qu'ils s'adressent tous à Alphonse. L'intervention de l'inquisiteur fait partie des épreuves, mais elle ne constitue pas un récit.

⁹ En tant que personnage secondaire, Torres Rovellas entre dans un récit de dilution, mais quand il prend lui-même la parole, il informe les auditeurs de ce qu'il a vécu – encore que nous pourrions admettre que, manipulé par Avadoro, il participe involontairement à la rétention dilatoire d'Alphonse.

tenait, mais encore qu'il considérait qu'elle avait atteint son plus haut degré d'achèvement.

C'est qu'Uzeda est le personnage-charnière du groupe des juifs : fils de Mamoun, frère de Rébecca (au moins pendant cinquante-neuf journées dans la version de 1810), maître d'Assuérus. Il mérite d'être étudié de près. Son vrai nom est « Rabi Sadok Ben Mamoun », nom qu'il ne donnera qu'une seule fois, au début de son histoire. Comme beaucoup de juifs en Espagne, à la suite de leur expulsion, il a pris une identité castillane et continué de pratiquer secrètement sa religion, mais le nom qu'il porte n'est pas moins énigmatique que celui de son père. En effet Sadok fut le fondateur de la secte des saducéens¹⁰ dont il sera question dans l'Histoire du juif errant¹¹ : premier éloignement de l'Espagne, mais surtout les saducéens se voyaient perpétuer dans les karaïtes, secte juive d'Ukraine : second éloignement de l'Espagne et proximité de Potocki. Sadok, comme son père, sont donc des personnages non pas de contradictions, mais d'inclusion : réels et fictifs à la fois, musulmans et juifs, de l'Orient et de l'Occident, à la différence d'Alphonse et de Velasquez, plantés, enfoncés dans un pays, une religion, un savoir, une morale, à la différence aussi de Rébecca qui, par son identité mal reconnue et mal assumée, vit péniblement sa situation, accumulant décisions et renoncements.

Uzeda, son histoire mise à part et sur laquelle je reviendrai, joue dans le roman un rôle essentiellement relationnel : avec les deux *élèves* d'abord, Alphonse et Velasquez, avec les juifs ensuite, Rébecca et Assuérus. Dans ses relations avec les deux premiers, il prend, quand il les rencontre, la figure du double ; il semble en effet avoir vécu la même aventure que le jeune capitaine, il n'est pas moins savant que le géomètre. Cette ressemblance n'a d'autre fin que de se porter au niveau de l'interlocuteur ; dès qu'elle a été perçue par celui-ci, Uzeda prend une distance ironique : « Le cabaliste se prit à rire » avec Alphonse (deux fois au début de la huitième Journée de 1804, une fois en 1810), il est encore plus mordant avec les distractions de Velasquez. Cette ironie sème le doute dans l'esprit d'Alphonse et de Velasquez sur leurs propres expériences, mais elle sème aussi le doute sur les paroles d'Uzeda, sur ses connaissances, sur la connaissance (je reparlerai de la perméabilité des sciences occultes et exactes). Alphonse ne sait plus ce

¹⁰ Au moins le croyait-on au XVIII^e siècle, voir l'*Encyclopédie*, s. v. « saducéen ».

¹¹ 1794, p. 374 ; 1804, p. 387.

qu'il doit croire, et la science du géomètre suscite les sarcasmes du cabaliste. En ce sens, Uzeda et le juif errant¹² poursuivent le même but de relativisation en empruntant des chemins différents.

Si la relation avec Alphonse et Velasquez se présente, au moins au début, sur un pied d'égalité, il en va tout autrement pour celle que le cabaliste entretient avec Rébecca et le juif errant. Bien qu'il apparaisse une nouvelle fois comme un double, ici de sa sœur (leurs histoires se confondent tant que vit Mamoun), très vite il prend l'ascendant sur elle. Que l'Histoire de Rébecca soit authentique ou entre dans le « complot », le lien de dépendance par rapport à son frère ne se relâche pas, et l'effort de la jeune femme pour échapper aussi bien à la parole du père qu'à celle du frère souligne l'étonnante absence des femmes autour d'Uzeda : pas un mot sur sa mère, nulle relation féminine¹³. N'est-il pas lui aussi, comme les Gomelez, à la fin de son histoire ? Les enfants d'Aaron vont-ils cesser de se multiplier ? Les Uzeda juifs disparaîtront-ils avec les Gomelez musulmans ? Les uns n'iraient-ils pas sans les autres¹⁴ ?

La relation entre Uzeda et Assuérus est inscrite sous le signe de la haine. De la part de ce dernier, elle peut s'expliquer par l'état de servitude dans lequel il est tenu par le cabaliste – il aurait pu toutefois raconter son improbable histoire à la demande d'Uzeda, avec la même bonne volonté que Pascheco avait raconté la sienne à la demande de l'ermite. En revanche, la haine du cabaliste pour l'éternel vagabond est plus problématique. Le juif errant, imaginé par Potocki, supporte impatiemment son destin. Dans la version de 1794, il est victime du zèle de Jésus qui chasse les marchands du temple et cause sa ruine ; il n'est donc pas surprenant qu'il le « repousse » sur le chemin du Golgotha. Son châtement, ainsi que celui qui le lui inflige, semble donc excessif, voire injuste. Maudit de Dieu et des hommes, il se révolte contre son sort et son « cœur endurci par un siècle de supplices » (1794, p. 438) ne respire que la cruauté :

¹² « Jean Potocki, franc-maçon », in : *De Varsovie à Saragosse - Jean Potocki et son œuvre*, édité par François Rosset et Dominique Triaire, Louvain-Paris, Peeters, 2000, p. 205 sq.

¹³ La généalogie biblique est, il est vrai, purement masculine (1810, p. 815 sq.).

¹⁴ Jusqu'au « jour du jugement, [où] tous les Juifs seront métamorphosés en ânes et porteront les fidèles en paradis » (1810, p. 820).

si j'y rencontre quelque voyageur égaré ou bien une famille cafre, je connais le repaire de la lionne nourrissant ses petits. Je la conduis vers sa proie et j'ai le plaisir de la voir dévorer à mes yeux. (1804, p. 512)

La répulsion d'Uzeda naît de cette méchanceté, elle-même générée par l'épouvantable histoire d'Assuérus. La haine est rare dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* : elle anime Zoto et le principino, la Giralda contre le duc de Sidonia, encore est-elle nourrie par des sentiments louables, l'honneur ou l'amour maternel. C'est aussi le cas d'Assuérus, injustement puni : le mal est accidentel, il n'entre pas dans l'essence du monde, il peut être combattu.

Face donc à nos deux naïfs, Alphonse et Velasquez, les trois personnages juifs forment, autour d'Uzeda, un groupe principalement occupé à semer le doute dans l'esprit des jeunes gens : devant Alphonse, Rébecca doute de son savoir et de sa foi, devant Velasquez, elle souligne, tout en le félicitant, les faiblesses de ses raisonnements. Assuérus montre l'origine historique des religions en général, du christianisme en particulier. Mais nous avons vu que le discours de l'une comme de l'autre était contaminé par celui d'Uzeda, rongé par le doute : appartiennent-ils au « complot » ? sont-ce des comédiens ? Comme Potocki faisait de sa fiction une fiction *au carré*, il élève le doute sur le doute ; et si moins par moins égal plus, doute par doute ne vaudrait-il pas vérité ?

Je terminerai en abordant les deux histoires qui forment l'axe central des personnages juifs dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* : l'Histoire du cabaliste au début, à laquelle fait écho à la fin l'Histoire de la maison d'Uzeda. Les récits d'épreuve, ci-dessus énumérés, possèdent une caractéristique commune : le surnaturel. La même caractéristique se retrouve dans les Histoires du cabaliste, de Rébecca et du juif errant – ce qui suffirait à prouver, s'il était nécessaire, qu'elles sont bien des récits d'épreuve, exonérées de l'exigence de vérité, factices et fictives. Ces trois histoires, et particulièrement celle d'Uzeda, se distinguent cependant de la série : le surnaturel y est en quelque sorte légitimé, expliqué, assumé *en tant que tel* par un appareil rationnel. En effet, Uzeda (et son double Rébecca) est loin d'être un esprit grossier et crédule : il a reçu une éducation soignée, son château abrite une riche bibliothèque, son érudition lui permet de lire le latin et le grec

« sans paraître éprouver le moindre embarras à le bien comprendre¹⁵ », il discute d'égal à égal avec Velasquez. Héritier de Jamblique, précurseur de Leibniz¹⁶, son esprit est assez éclairé pour assimiler dans un syncrétisme tolérant les Thamims hébreux, les Dioscures grecs, les Gémeaux romains et les Kabires phéniciens (1804, p. 187). À quels domaines ces vastes compétences s'appliquent-elles ? à l'astrologie et à la cabale, qualifiées de « mensonges » (1804, p. 698) par Hervas. Premier paradoxe : un esprit de qualité supérieure s'intéresse à des savoirs « dont les erreurs se sont pour ainsi dire propagées jusques à nos jours ». Mais ce premier paradoxe est immédiatement combattu par un second : la cabale est présentée avec un luxe de détails et de références qui donne au discours d'Uzeda une grande solidité¹⁷, qui perméabilise la limite entre sciences occultes et « science de la nature¹⁸ » ; Buffon, pour lequel Potocki nourrit la plus vive admiration¹⁹, aurait-il dû faire place dans son *Histoire naturelle* aux vampires et aux revenants ? À ce savant mélange de contraires (plus que de contradictions), mêlons l'ironie qui rend la lecture encore plus incertaine :

D'abord il mit entre nos mains le *Sepher Zoohâr* ou livre lumineux, appelé ainsi parce qu'on n'y comprend rien du tout tant la clarté qu'il répand éblouit les yeux de l'entendement. (1804, p. 184)

Cette citation est emblématique d'abord parce qu'il est impossible d'indiquer de quel niveau de narration relève l'ironie – est-ce d'Uzeda ? est-ce du narrateur principal (Potocki) ? –, mais surtout parce qu'elle concilie la plus grande connaissance avec la plus grande ignorance, le siècle des Lumières finit, non dans l'illuminisme, mais dans l'éblouissement !...

Le même jeu de mouvements contraires anime l'Histoire du juif errant : elle est composée de matériaux historiques (faits et personnages

¹⁵ 1804, p. 216 (remarquons qu'Uzeda traduit du grec en *espagnol* : Potocki avait bien en tête l'avertissement qu'il donnera en 1810 !).

¹⁶ Velasquez le confirme : « Don Newton et don Leibniz ont été chrétiens et même théologiens. Le dernier s'était occupé de la réunion des Églises » (1804, p. 606).

¹⁷ Au XVIII^e siècle, la cabale oscille entre charlatanisme (Casanova) et mysticisme ; la lecture de Potocki s'apparente nettement à ce dernier.

¹⁸ Au sens donné par le « Système figuré des connoissances humaines » dans l'*Encyclopédie*.

¹⁹ *Œuvres* III, p. 424.

réels, philosophies et religions attestées), mais portée par un personnage légendaire, surnaturel.

Uzeda disparaît du sixième décameron et cède la place à son père, « Mamoun Ben Gerschon, juif de nation et de religion », « Hébreu très savant » (1810, pp. 766 et 802), auxiliaire des Gomelez et ami d'Avadoro. Son histoire suit le même mouvement d'oscillation entre les extrêmes que celle de son fils ou celle du juif errant. On sait que Potocki n'a pas hésité dans son roman à puiser plus ou moins fidèlement à d'autres sources²⁰ ; dans l'Histoire de la maison d'Uzeda, c'est la Bible elle-même qu'il plagie à plusieurs reprises : il y trouve une base stable, authentique aux paroles de Mamoun, mais dans le même temps, il la démythifie en l'utilisant comme adjuvant romanesque. Dans ses travaux de chronologie, il a souvent fait appel aux chroniques de la Bible sur lesquelles peuvent s'accorder croyants et non-croyants, mais insérées dans une généalogie personnelle, portées par un personnage qui se les approprie, elles perdent le caractère d'objectivité qui leur conférait valeur historique.

Le discrédit ne s'arrête pas là : confinant au blasphème, Potocki recourt de nouveau à l'ironie. Non seulement il ente l'Histoire de la maison d'Uzeda sur le texte biblique, mais çà et là, il y mêle des traits grotesques :

Néhémie le maudit, lui donna des coups de poing, lui arracha des poignées de barbe [...] (1810, p. 817)²¹.

Voici le texte auquel il est fait référence dans la *Bible de Jérusalem* :

Je les tançai et les maudis, en frappai plusieurs, leur arrachai les cheveux [...].

Point n'est besoin d'une étude stylistique approfondie pour remarquer que le glissement de « cheveux » à « poignées de barbe » suffit à rendre le geste ridicule.

L'Histoire de la maison d'Uzeda renferme un symbole encore plus fort : Potocki ne pouvait ignorer que les textes extraits de la Bible seraient aisément retrouvés, que se révéleraient en toute clarté son travail, ses procédés d'écriture. À partir d'une donnée incontestable (texte

²⁰ Voir par exemple Jean Decottignies, « Variations sur un succube. Histoire de Thibaud de la Jacquièr », *Revue des Sciences Humaines*, 111, 1963, pp. 329-340.

²¹ La référence biblique est Néhémie, 13.25.

ou événement), il crée sa fiction (ici, l'Histoire de la maison d'Uzeda), mais le résultat n'est pas que fictif, il est comique, extravagant, et par ce sourire il menace ce qui l'a fondé : la cabale, la Bible, l'histoire, le monde, « comme la rouille s'attache à la lime qui l'enlève, et finit par la ronger²² ». Dans les dernières pages de son roman, peu avant de le refermer, Jean Potocki a glissé cet emblème... à notre intention.

²² *Quatrième lettre sur l'histoire de notre tems*, in : *Œuvres III*, p. 327.